Quelques références culturelles pour éclairer La Connaissance de la vie

1. « *L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.* »

Blaise Pascal, *Pensées*, (n° 557 dans l'édition Sellier, 678 dans Lafuma, 358 dans Brunschvicg, et 572 dans Le Guern). // fin de l'introduction : "Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes". Fausse humilité, car si l'étude du vivant suppose de prendre en compte notre part animale, et si la syllepse sur le mot "bêtes" laisse entendre que cela pourrait sembler stupide, il s'agit en réalité d'une prise en compte de ce qu'est réellement l'homme. Et si l'on rapproche cela du propos de Pascal, qui est que l'angélisme ramène parfois brutalement à la bestialité, la flatterie pour les mathématiciens a du plomb dans l'aile (si je puis dire).

2. p. 39 | "Méthode" (l'expérimentation). "Nous voudrions demander à une image de nous aider à mieux approcher le paradoxe de la biologie. Dans *l'Electre*, de Jean Giraudoux, le mendiant, l'homme du trimard [vagabondage] qui heurte du pied sur la route les hérisson écrasés, médite sur cette faute originelle du hérisson qui le pousse à la traversée des routes. Si cette question a un sens philosophique, car elle pose le problème du destin et de la mort, elle a en revanche beaucoup moins de sens biologique. Une route c'est un produit de la technique humaine, un des éléments du milieu humain, mais cela n'a aucune valeur biologique pour un hérisson. Les hérissons, en tant que tels, ne traversent pas les routes. Ils explorent à leur façon de hérisson leur milieu de hérisson, en fonction de leurs impulsions alimentaires et sexuelles. En revanche, ce sont les routes de l'homme qui traversent le milieu du hérisson, son terrain de chasse et le théâtre de ses amours, comme elles traversent le milieu du lapin, du lion ou de la libellule. Or, la méthode expérimentale - comme l'indique l'étymologie du mot méthode - c'est aussi une sorte de route que l'homme biologiste trace dans le monde du hérisson, de la grenouille, de la drosophile, de la paramécie et du streptocoque."

Allusion culturelle commentée qui sert d'analogie mais aussi concession-réfutation. Énumération finale : passage du hérisson à 4 autres animaux, du plus au moins couramment rencontrés, qui sont surtout des animaux de laboratoire. Scène culte dans les milieux culturels de son temps, tous ses lecteurs ont la réf.

Giraudoux, *Electre*, 1937

ÉGISTHE. – Merci... D'autre part, président, il est incontestable qu'éclatent parfois dans la vie des humains des interventions dont l'opportunité ou l'amplitude peut laisser croire à un intérêt ou à une justice extrahumaine. Elles ont ceci d'extrahumain, de divin, qu'elles sont un travail en gros, nullement ajusté... La peste éclate bien lorsqu'une ville a péché par impiété ou par folie, mais elle ravage la ville voisine, particulièrement sainte. La guerre se déchaîne quand un peuple dégénère et s'avilit, mais elle dévore les derniers justes, les derniers courageux, et sauve les plus lâches. Ou bien, quelle que soit la faute, où qu'elle soit commise, c'est le même pays ou la même famille qui paye, innocente ou coupable. Je connais une mère de sept enfants qui avait l'habitude de fesser toujours le même, c'était une mère divine. Cela correspond bien à ce que nous pensons des dieux, que ce sont des boxeurs aveugles, des fesseurs aveugles, tout satisfaits de retrouver les mêmes joues à gifle et les mêmes fesses. On peut même s'étonner, si l'on estime l'ahurissement que comporte un éveil soudain de la béatitude, que leurs coups ne soient pas plus divagants... Que ce soit la femme du juste qu'assomme un volet par grand vent, et non celle du parjure, que l'accident s'acharne sur les pèlerinages et non sur les bandes, en général, c'est toujours l'humanité qui prend... Je dis en général. On voit parfois les corneilles ou les daims succomber sous des épidémies inexplicables : c'est peut-être que le coup destiné aux hommes a porté trop haut ou trop bas. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que la règle première de tout chef est de veiller féroce à ce que les dieux ne soient point

secoués de cette léthargie et de limiter leurs dégâts à leurs réactions de dormeurs, ronflement ou tonnerre.

LE MENDIANT. – Bravo, c'est très clair ! J'ai très bien compris !

ÉGISTHE. – J'en suis ravi.

LE MENDIANT. – C'est la vérité même. Un exemple. Voyez, pour ceux qui marchent sur les routes. Il y a des époques où tous les cent pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... Vous pensez, les veilles de foire. Vous me direz qu'ils sont idiots, qu'ils pouvaient trouver leur mâle ou leur femelle de ce côté-ci de l'accotement. Je n'y peux rien : l'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route... Qu'est-ce que diable je voulais dire ?... J'ai perdu mon fil... Continuez... Cela me reviendra...

ÉGISTHE. – En effet ! Qu'est-ce qu'il veut dire ?

LE PRÉSIDENT. – Si nous parlions d'Électre, seigneur ? [...]

LE MENDIANT. – Voilà ! J'ai retrouvé !

ÉGISTHE. – Vous avez retrouvé quoi ?

LE MENDIANT. – Mon histoire, le fil de mon histoire... Je parlais de la mort des hérissons...

ÉGISTHE. – Une minute, voulez-vous. Nous parlons des dieux.

LE MENDIANT. – Comment donc !... C'est une question de préséance : les dieux d'abord, les hérissons ensuite... Je me demande seulement si je me rappellerai. [...]

Le Mendiant. - Il ne se passe rien, mais il vaut mieux que je vous sorte mon histoire maintenant. Dans cinq minutes, comme vous parlez, elle n'aura plus de sens du tout. C'est pour confirmer ce que vous dites! De ces hérissons écrasés, vous en voyez des dizaines qui ont bien l'air d'avoir eu une mort de hérissons.

Leur museau aplati par le pied du cheval, leurs piquants éclatés sous la roue, ce sont des hérissons crevés et c'est tout. Ils sont crevés, en raison de la faute originelle des hérissons, qui est de traverser les chemins départementaux ou vicinaux sous prétexte que la limace ou l'oeuf de perdrix a plus de goût de l'autre côté, en réalité pour y faire l'amour des hérissons. Cela les regarde.

On ne s'en mêle pas. Et soudain vous en trouvez un, un petit jeune, qui n'est pas étendu tout à fait comme les autres, bien moins salement, la petite patte tendue, les babines bien fermées, bien plus digne, et celui-là on a l'impression qu'il n'est pas mort en tant que hérisson, mais qu'on l'a frappé à la place d'un autre, à votre place. Son petit oeil froid, c'est votre oeil. Ses piquants, c'est votre barbe. Son sang, c'est votre sang. Je les ramasse toujours ceux-là, d'autant plus que ce sont les plus jeunes, les plus tendres à manger. Passé un an, le hérisson ne se sacrifie plus pour l'homme_ Vous voyez que j'ai bien compris. Les dieux se sont trompés, ils voulaient frapper un parjure, un voleur, et ils vous tuent un hérisson- Un jeune

ÉGISTHE. - Très bien compris.

LE MENDIANT. - Et ce qui est vrai pour les hérissons, c'est vrai pour les autres espèces.

LE PRÉSIDENT. - Bien sûr! Bien sûr!

LE MENDIANT. - Comment, bien sûr? C'est complètement faux. Prenez la fouine.

Tout président du tribunal que vous êtes, vous n'allez pas prétendre que vous avez vu des fouines mourir pour vous?

3. p. 141 : La théorie du milieu a d'abord été la traduction positive et apparemment vérifiable de la fable condillacienne de la statue. Dans l'odeur de la rose, la statue est odeur de rose. Le vivant, de même, dans le milieu physique, est lumière et chaleur ; il est carbone et oxygène, il est calcium et pesanteur. Il répond par des contractions musculaires à des excitations sensorielles, il répond grattage à chatouillement, fuite à explosion. Mais on peut et on doit se demander où est le vivant ? Nous voyons bien des individus, mais ce sont des objets ; nous voyons des gestes, mais ce sont des déplacements... (Le vivant et son milieu).

Nous imaginâmes une statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espèce d'idées. Nous supposâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'usage d'aucun de ses sens, et nous nous réservâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impressions dont ils sont susceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'est de tous les sens celui qui paroît contribuer le moins aux connoissances de l'esprit humain. Les autres furent ensuite l'objet de nos recherches, et après les avoir considérés séparément et ensemble, nous vîmes la statue devenir un animal capable de veiller à sa conservation.

Le principe qui détermine le développement de ses facultés, est simple ; les sensations mêmes le renferment : car toutes [p5] étant nécessairement agréables ou désagréables, la statue est intéressée à jouir des unes et à se dérober aux autres. Or, on se convaincra que cet intérêt suffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement et de la volonté. Le jugement, la réflexion, les desirs, les passions, etc. Ne sont que la sensation même qui se transforme différemment. C'est pourquoi il nous a paru inutile de supposer que l'ame [p6] tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle est douée. La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaisir de ce que nous avons à rechercher, et par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là ; et elle laisse à l'expérience le soin de nous faire contracter des habitudes, et d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Etienne Bonnot de CONDILLAC, *Le Traité des sensations* (1754), Paris, Fayard, «Corpus des œuvres de philosophie en langue française», 1984, p.11.